

A PROPOS DE LUTHËR

Le Cahier de novembre-décembre de la **Revue d'histoire et de philosophie religieuses**, publiée par la **Faculté de Théologie protestante de Strasbourg** (1931, n° 6) nous apporte l'étude depuis longtemps souhaitée de M. Jean BARUZI sur le *Commentaire de Luther à l'Épître aux Hébreux*, auquel il avait consacré son cours du Collège de France en 1929-1930. C'est une contribution puissante aux études luthériennes de langue française, une œuvre directe et qui peut être féconde en impulsions.

Le texte du *Commentaire* de Luther peut maintenant être étudiée dans deux éditions parues simultanément en 1929, trente ans après la découverte de la source principale ; de ces deux éditions qui, par leurs mérites différents, ne font pas double emploi, l'une est due à Ficker, l'autre à E. Hirsch et H. Rückert. C'est de Pâques 1517 à Pâques 1518 que Luther enseigna ce *Commentaire*, date capitale dans son devenir spirituel, fait observer M. B., suggérant par-là une direction de recherches qui auraient à préciser, dans quel sens, à cette période, il y a

un « humanisme » sur un certain plan de la pensée de Luther (cf. p. 466). D'aucuns inclineraient peut-être, devant la précision de textes antérieurs, à trancher trop rapidement le problème, mais il faut tenir compte que le concept d'anti-aristotélisme est loin de recouvrir exactement le concept d'anti-hellénisme. En fait, Luther faisait alors de sérieux efforts pour s'assimiler une science hellénique, et si deux influences peuvent exprimer concrètement cet « humanisme » de Luther, ce sont précisément les influences caractéristiques de Jérôme et d'Erasme. Période très éphémère, il faut le dire, et c'est vers Augustin qu'en définitive Luther devait se tourner, mais le principe qui introduit à une demeure spirituelle ou en libère, échappe à la plus habile dissection de textes. Il faut le don d'un tacteur. M. B. note délicatement que « Luther en son fond est monochrome » (p. 470). On peut se préoccuper de suivre l'identité essentielle de sa pensée sous les renouvellements (par exemple en confrontant « l'intuition kierkegaardienne et l'intuition du moi, de mon Moi, saisi par Luther loin de tout ce qui est abstrait, et, plus précisément, loin de tout ce qui est énonciatif. » [p. 470]) mais on ne doit pas s'engager dans cette voie jusqu'à devenir insensible aux résonances de pensées qui furent siennes, sur les plans différents de sa conscience. Remarque pénétrante, dont l'allusion peut s'étendre au mystère de toute destinée spirituelle incluant une lutte pro-

fonde, en qui les résonances d'autant plus fragiles qu'elles ne sont point en définitive saisies dans le nœud même de la personnalité, révèlent d'autant mieux la volonté mélodique secrète.

Les raisons profondes de l'hésitation de Luther avant le rejet définitif de l'attribution paulinienne font l'objet d'une analyse remarquable : objections d'ordre doctrinal esquissées dès 1517, formulées avec une ampleur décisive en 1522. D'abord l'allusion (Hébr. II, 3-4) « à une triple transmission d'ordre salutaire », semble à Luther incompatible avec l'être même de Paul, ayant subi sans intermédiaire le choc de la touche divine. Et puis, devant la tragique amertume du conflit entre la volonté divine et l'homme délaissé, rejeté dans son péché, comment admettre, selon la lettre, le cas où il n'y aurait plus de repentance (μετάνοια) possible ? M^s B. dégageant avec force, à la suite de W. Bousset, le thème fondamental de l'épître, celui de « l'ascendance supraterrrestre » du grand Prêtre, évoque un texte de 1520 où Luther appelle Christ « un prêtre spirituel et intérieur » (p. 477, n. 41). Rompre ce lien intérieur, c'est cela le rejet qui, entraînant le glissement de l'être même, ne pourrait plus être pardonné ; c'est sous son aspect profond, conscientiel, « la désertion du lien ecclésial ».

L'interrogation posée par Luther à l'épître l'introduit en son secret émouvant qui lui présente « avant tout figuré le mystère de l'Huma-

nité ». La souffrance de l'humanité en Christ, Luther l'avait notée par ailleurs. (Cf. p. 471, n. 32) : « L'humanité est laissée là, seule. Ce que cela fut, aucun homme ne le comprend sur la terre, aucun homme ne peut y atteindre par des mots... car être abandonné par Dieu, cela est plus cruel que la mort... C'est la droite, haute, spirituelle souffrance qu'aucun homme ne peut concevoir ni comprendre. »

De cette angoisse de l'humanité rejetée, délaissée, nous percevons un écho, notons-le au passage, à l'heure actuelle même, dans le *leitmotiv* heideggerien de « l'existence pour la mort ». Mais il y a ici le paradoxe chrétien : l'homme évangélique condamné à cohabiter avec son péché en l'abhorrant de toute son âme, acquiert devant l'homme antique l'exceptionnelle grandeur de « l'homme tendu », selon l'expression de Kassner, grandeur au-delà de toute mesure, puisqu'elle porte en elle la propre démesure. Cette humanité délaissée, humiliée, telle que nous la voyons en Christ, c'est elle qui est la voie. « Qui veut sainement monter à l'amour et à la connaissance de Dieu, dit Luther, qu'il écarte les règles humaines et métaphysiques concernant la divinité à connaître, et qu'il s'exerce d'abord dans l'humanité du Christ. »

Car Christ ce n'est pas l'Être que découvre la spéculation, le terme d'un itinéraire dont nous prendrions l'initiative, « mais l'Être qui s'adresse à nous » (cit. p. 479). « L'essentiel de

L'Évangile est que tu aies Christ devant toi avant qu'il te soit un exemple, que tu le considères comme un don, et un don qui t'est si propre que tu ne doutes pas qu'il est tien. » (p. 480). Confiance et effroi, « plan de l'humilité et plan du désespoir »; alternance, nécessité intérieure; car la certitude de la justification est distincte de la certitude de l'élection; de toutes façons, il y a une perpétuelle mise en question de mon existence. « Ce n'est pas assez pour un chrétien de croire que le Christ a été constitué pour les hommes, s'il ne croit pas qu'il est lui-même un de ces hommes. » (p. 481).

M. B. excelle à saisir la qualité musicale des vibrations de l'âme luthérienne. Plus encore que le « tonnerre de Luther », c'est vraiment le « Chant de la Foi » dont cet article nous apporte l'écho, sonorité supra-sensible, épandant ses ondes dans le pur espace intérieur, spoliant la nature de ses lumières, de sa sécurité, car elle est, dit Luther « transfert et ravissement hors de toutes les choses que nous sentons en nous et hors de nous; vers les choses que nous ne sentons ni en nous ni hors de nous, c'est-à-dire vers le Dieu invisible, très haut, incompréhensible » (p. 487). La Foi ne rejoint pas la dialectique de la raison; elle est sentie comme expérience, « mais c'est une expérience qui ne se déploie pas dans notre plan existentiel. L'expérience est ici issue de la Foi » (p. 494).

Il faut remercier M. Baruzi du soin et de la

maîtrise avec laquelle il a présenté une longue suite de textes essentiels et émouvants. Le meilleur éloge que l'on en puisse faire, n'est-ce pas de témoigner qu'au lecteur attentif une étude aussi ample apporte tout autre chose que l'évidence intellectuelle, impersonnelle, à laquelle tendrait à nous accoutumer « l'histoire des idées » ? mais que, par elle, à travers elle, nous ayons accès au cœur même mis à nu, là où jaillit le feu qui transfigure.

Nous attendons, avec d'autant plus d'impatience l'étude promise sur les annotations marginales de Luther à son exemplaire des *Sermons* de Tauler. Quelle nécessité intérieure dans le chemin qui conduisit Luther vers Tauler ? Autre prélude au grand ouvrage que M. Baruzi annonce sur « Luther et saint Paul ». A tout cela se rattachent des problèmes où intervient notre existence spirituelle *hic et nunc* devant et dans le monde ; que nous interrogeons le milieu présent ou à venir, inscrivons la formule magnifique de Bernard Groethuysen, au contenu inépuisable : « La Foi, telle que Luther la saisit, ne connaît aucun schéma du monde. » (Cit. p. 489).

Henry CORBIN.

Le même cahier contient le texte d'une conférence que le regretté professeur de Lund, E. Lehmann, fit à l'Université de Strasbourg, en

1927, sur *Deux Réformateurs du Protestantisme danois : Kierkegaard et Grundtvig*. Ce texte formera un appendice utile, quoique d'un tout autre mode, au profond et très neuf article que J. Wahl a consacré dans la *Revue Philosophique* (novembre-décembre 1931, n° du centenaire de la mort de Hegel) : *Hegel et Kierkegaard*. Le contenu est trop dense pour être évoqué ici ; du moins peut-on inviter à le lire avec soin. Il semble que l'on commence à beaucoup parler en France du penseur danois ; est-ce à dire qu'il soit en voie d'y être vraiment connu ? Pourtant la fortune de Kierkegaard a déjà été prodigieuse en Allemagne, où l'on trouve son inspiration au centre d'une philosophie retentissante, celle de Heidegger. Le cas de sa révolte contre Hegel est justement la manifestation significative qui devait être mise en lumière ; sa passion de l'existenciel, le mouvement essentiellement dialectique qui impose le choix à tout son être, sa volonté de maintenir le paradoxe chrétien contre tout compromis, toute médiation, tout optimisme font vraiment de lui l'être grand d'une grandeur mythique, démesurée ; dont la vocation ne sera point d'édifier un système de l'Être, résultat d'un savoir, mais une expérience, expérience douloureuse où l'âme sort de soi et consent à se perdre.